

Paul Louis de Giufferrì

L'HISTOIRE DU COSTUME FÉMININ FRANÇAIS

# LES MÔDES DE LA RENAISSANCE

de l'an 1461 à l'an 1574



1573. — Cour d'Amour des « Gentildonne » Vénitiennes  
inspiratrices de la Mode française.

A. GERBEL

721 LEXINGTON AVENUE

NEW YORK



f  
GT 850  
G5  
Closed Shelves



# Influence latine sous la Renaissance

## 13. - Robes

*Or, prend le cas qu'un couturier  
Veut tailler de gris ou de vert  
Une grande robe à drap ouvert  
Et puis il coult ses pièces ensemble.*  
(1545).

MANUFACTURES. — Si nous prenons comme ligne de démarcation entre le moyen âge et la Renaissance le règne de Louis XI (1461-1483), c'est qu'un événement capital se produisit en 1470 du fait du premier établissement en France de manufactures d'étoffes d'or, d'argent et de soie, à Lyon d'abord, à Tours ensuite.

Avare par goût, et prodigue par politique, tout le règne de Louis XI se ressent de cette influence; mais il sait encourager toutefois les arts industriels.

Sa femme Charlotte de Savoie, heureuse mère de cinq enfants, s'occupe davantage de son intérieur que de ses toilettes.

Sous Louis XI la robe-linge arrivait aux genoux. C'était une sorte de tunique courte; dans les cérémonies elle traînait d'un pied à terre.

SILHOUETTE. — Les robes étaient très amples, le collet rabattu; elles étaient ouvertes devant jusqu'à la naissance du ventre, de façon fort inconvenante.

La ceinture était placée tantôt haute, tantôt basse, afin de donner une taille fine ou de faire saillir le ventre. On note ce fait dans le costume d'*Isabeau de Bavière*, veuve de Charles VI; aussi l'amusant chroniqueur *Brantôme* nous raconte-t-il mille traits concernant sa toilette.

Isabeau fit tomber la mode des robes blasonnées; elle ne porte dans les cérémonies que des robes d'apparat brodées d'or et de pierreries rehaussées de bijoux, frangées de fourrures, qui deviennent d'un usage presque général à la cour suivante.

Anne de Bretagne, femme de Charles VIII (1483-1498), vivant dans ce délicieux château d'Amboise près de Tours avec son mari, aimait aussi la grandeur et la magnificence.

Elle voulut avoir une cour somptueuse et jamais femme ne la rendit plus brillante; elle fut l'instigatrice de ce mouvement qui porta les dames des campagnes vers la ville.

Les femmes de seigneurs qui, jusqu'alors, avaient passé leur vie dans un château isolé de tout, vinrent à sa cour comme demoiselles ou dames d'honneur et, fait capital, furent bientôt suivies par leurs maris.

NAPLES. — Les guerres avec *Naples* eurent une première influence latine sur le costume féminin d'alors. Les chroniqueurs de l'époque, en nous racontant la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, nous expliquent aussi l'influence que ces événements eurent sur la vie des femmes d'alors et leur répercussion sur la mode.

Louis XII (1498-1515), par sa conquête du Milanais et de Gênes, par ses guerres de Naples, sans s'en douter, nous prépare ainsi l'avènement de la *Renaissance* italienne en France.

INFLUENCES LATINES. — Sa femme, Jeanne de France, se pare déjà des atours que son mari rapporte d'Italie. L'hiver de 1499 marque une nouvelle étape vers cette influence. Sous ce règne, les arts féminins prenaient peu à peu leur essor; c'est pourquoi, lorsque disparut ce roi, les crieurs des corporations du luxe crièrent la mort de ce prince en l'appelant "*le bon roi Louis*" car il avait bien mérité de leurs métiers d'art.

Parfois en songeant à son successeur et prévoyant la dissipation que le luxe et la prodigalité de François I<sup>er</sup> causeraient après sa mort, Louis XII disait en soupirant "*Ah, nous travaillons en vain, ce gros garçon gâtera tout.*"

FRANÇOIS I<sup>er</sup>. — Sous François I<sup>er</sup> le luxe est inouï, les robes sont "cloches" et de drap d'or. Dans les cérémonies, les cerceaux que l'on met pour les soutenir deviennent une mode générale. Ses deux femmes, Claude de France et Eléonore d'Autriche, furent toutes deux très élégantes. Mais ce fut surtout sous le règne de *Catherine de Médicis*, épouse de Henri II (1547-1559), que la Renaissance prit alors son plein épanouissement. Les maîtres tailleurs employaient alors beaucoup d'ouvrières. Ils devaient et savaient satisfaire toutes les exigences des clientes.

La garde-robe des femmes était déjà très complète.

*Elisabeth*, fille de Henri II, mariée en 1559 avec Philippe II, roi d'Espagne, ne porte jamais deux fois la même robe.

Son chroniqueur ajoutait... "*et puis elle les donnait à ces jeunes femmes et à ses filles. Et Dieu sait quelles robes si riches et si superbes que la moindre était de 3 ou 400 écus; car le roi son mari l'entretenait fort superbement de ces choses là; si bien que tous les jours elle en avait une, comme je le tiens de son tailleur... qui de pauvre qu'il alla là, en devint si riche que roi plus*". (BRANTÔME 1565).

*A Paris elle était moins prodigue de robes et son trousseau se composait de 23 robes seulement. Elles sont citées et décrites dans les mémoires du duc de Guise.*

*Marie Stuart*, femme de François II (1559-1560), fréquentait beaucoup les carrousels et les tournois; ce fut du reste au cours d'un tournoi que son beau-père, Henri II, fut tué. Ces tournois, comme nos courses, étaient avant tout des fêtes de suprême élégance.

Les femmes portaient alors des robes noires qui dans leur ensemble se rapprochent de nos toilettes aux alentours de 1830 et 1900, avec leurs manches très bouffantes.

Les manches étaient toujours larges et en forme d'entonnoir; nous les voyons porter par *Elisabeth d'Autriche* qui épousa en novembre 1570 Charles IX. Elle habita avec lui au château de Saint-Germain-en-Laye, où la Cour se transporta.

Les robes de cette période troublée se ressentent par moment de sanglants massacres tels que ceux de la *Saint-Barthélemy* et des caprices d'une régente telle que *Catherine de Médicis*.

Les poètes d'alors nous ont louangé ces modes. On trouve dans Ronsard des choses charmantes sur la robe.

FRESQUES. — L'influence italienne se fait sentir plus que jamais. Certains tailleurs s'inspirent de fresques que peignit Michel-Ange vers 1560.

Charles IX et sa mère dédaignent le luxe pour eux-mêmes, mais ils savent l'encourager autour d'eux.

Lors de son mariage, le 16 novembre 1570, *Elisabeth d'Autriche* portait la plus longue queue de robe dont l'histoire de France fasse mention. Elle mesurait à vue d'œil plus de 20 aunes, soit environ 25 mètres, et elle était tenue par trois princesses de sang royal. Chacune d'elles portait une robe à queue de 8 mètres.

A la fin de ce règne s'arrête la Renaissance, en 1574.

A côté du costume de cérémonie, de gala, qui était somptueux, le costume de *deuil* était simple; *Catherine de Médicis* fut la première reine qui porta le deuil *en noir*.

Au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, la couleur protocolaire du deuil était le *violet*. Avant Henri III le véritable cérémonial n'avait aucune règle bien établie.

Le sacre des rois s'accomplissait un dimanche et la pompe en était surtout laissée aux soins des grands prêtres de l'Église.

CHAPERON. — Un détail relatif au deuil était ce vaste manteau traînant en drap noir dont s'affublaient les femmes; en dessous elles portaient le *chaperon en bronche*, c'est-à-dire un capuchon dont la coiffe s'enfilait de manière à cacher le visage, dans le genre des capuches percées de trous des pénitents blancs ou noirs.





DÉCOLLETÉ. — Les robes étaient, sous Charles VIII, traînantes, ouvertes sur le devant, le pourpoint était mis à découvert sur toute l'étendue de la poitrine. Il se montrait avec ses crevés bien ouvert en pointe, enjolivé de rubans passés d'un bord à l'autre.

Sous François I<sup>er</sup> toutes les robes, tous les pourpoints sont taillés, découpés, rebrodés avec des appliques.

Sous Henri II la robe est restée décolletée en carré, puis devient montante avec un collet relevé comme celui du "sayon" des hommes.

La robe se composa d'un corps et d'une cotte, le devant ouvert dans toute sa hauteur, sauf au cou et à la ceinture.

POCHES. — Sous Charles IX les poches sont mises à la mode. Interdites d'abord comme réceptacle possible d'armes, elles furent bientôt unanimement adoptées. Les femmes eurent des robes en façon de casaque qui s'appelaient des *bernes*.

Ce fut la mort de l'aumônière.

Les habits courts étaient l'insigne des professions profanes ; le clergé adopte les robes longues.

Sous Louis XI les religieuses portent des robes ayant des queues et des garnitures au bas ; elles portaient des bijoux, s'enveloppaient la tête de couvre-chefs en linon plissé par-dessus lesquels un voile de soie était coquettement ajusté.

Mais la diligence des chefs de l'ordre fit rétablir les règles dans leur intégrité. Depuis le xv<sup>e</sup> siècle elles ne changèrent plus.

Dès Charles VII les tissus à fils transparents sont employés pour confectionner aubes et surplis.

## 14. - Manteaux

*Gagner me faut par le menu  
Pour me revestir : qu'en byver  
Je ne demeure pauvre et nud.*

(1545.)

CAPE. — On porte peu le manteau, l'après-midi, en raison de la munificence des robes chamarrées sur lesquelles on ne pouvait faire glisser en tout cas des manteaux à manches.

Les femmes portent surtout le manteau ample, un peu dans le genre de nos dominos modernes, ou l'immense cape des mousquetaires.

C'était surtout dans les grandes cérémonies que l'on mettait le manteau dit *de cour* dans le genre de ceux qu'Isabeau de Bavière en 1389 avait mis à la mode et dont la tradition se continuait encore.

Dès cette époque les couturiers faisaient déjà une grosse réclame ; en voici une preuve par l'annonce ci-dessous que l'on relève dans la *Farce du couturier*, vers l'an 1550 :

*Il n'y a par Dieu, couturier  
Pour tailler un habit bonneste  
Et fait pour vestir à la feste  
Plus propre que moi en la ville.*

(OLIVIER DE LA MARCHE, 1500, *Farce du Couturier*.)

COTON. — Vers le milieu du xv<sup>e</sup> siècle la culture du coton dans le Midi de la France donna une grande importance à cette matière sur le marché parisien ; aussi les hoquetonniers, c'est-à-dire faiseurs de *hoquetons*, ou manteaux en coton, purent-ils contenter leur nombreuse clientèle.

Sous Louis XI, le chaperon, qui tient du manteau et du chapeau, ressemble à une *sortie de bal* légèrement relevée sur le front ; il tombe le long des oreilles et recouvre la nuque. Sous Louis XII, en 1498, ce n'est plus qu'une bande d'étoffe posée à plat sur la tête et pendant en arrière plus ou moins bas.

Mais, avec, les femmes portaient le chaperon fait en drap de soie ou de velours ; il n'était ni doublé ni fourré et se nommait le chaperon *saingle*, en opposition au chaperon double qui était renforcé d'une autre étoffe ou doublé de fourrure.

CHAPERON. — Vers l'an 1571 le duc de Bourgogne donna en étrennes à la duchesse un chaperon sur lequel brillaient 600 grosses perles véritables et 50 onces de petites perles.

Les dames nobles portaient des vêtements faits de satin ou de velours et les bourgeoises n'avaient droit qu'au drap rouge ou noir.

Olivier de la Marche, vers l'an 1500, confirme cette assertion puisqu'il écrivait :

*Les chaperons d'honneste convenance  
Des dames sont de velours ou satin  
Et les bourgeoises les ont par défférence  
De beau drap noir ou rouge à leur plaisance.*

Autant il existe des documents sur le manteau du moyen âge, autant la Renaissance en possède peu.

Une période similaire où l'on porta peu de manteaux fut l'époque du Directoire. On se rattrapa sous la Restauration.

FOURRURES. — Les fourrures et les parfums allaient de pair sous la Renaissance.

L'une comme l'autre touchaient presque tous les accessoires du vêtement : manteau, robes, chaussures, objets, etc... selon l'emploi que l'on en faisait.

C'est surtout vers 1467 que les femmes de la cour de Louis XI nous apparaissent dans leurs plus riches fourrures, par-dessus le vêtement, tandis que toutes les robes du moyen âge étaient doublées de fourrures intérieurement.

La fourrure paraît surannée, on préfère le tissu. Les élégantes sont éprises d'*italianisme*, comme plus tard, à la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, elles seront éprises d'*anglicanisme*, et sous le second Empire d'*espagnolisme*.

MANCHONS. — Le manchon ne fit réellement son apparition qu'à la fin du xv<sup>e</sup> siècle.

Comme l'on peut s'y attendre, ce sont les praticiennes et les grandes courtisanes vénitiennes qui donnèrent le ton ; le manchon était important, car il logeait de tout petits chiens dont la chaleur servait à réchauffer les mains en hiver.

On le portait, en France, en velours assorti à la robe et doublé de martre.

Le manchon n'était point taillé en pleine peau, mais fait en tissu doublé de fourrure.

Les deux bouts étaient fermés par des boutons d'or ou un bijou ; un mot naquit sous François I<sup>er</sup> : le manchon s'appelle la "contenance".

Ces contenances consistaient en des chaînes ou des cordelières d'or entourant la ceinture, descendant aux pieds et soutenant de petits manchons.

Rabelais, ce chroniqueur impénitent du xvi<sup>e</sup> siècle, écrivait vers 1530 que les galantes dames portaient des manchons de loup cervier, de gennette noire et de martre de Calabre.

Sous Charles IX (1560), roi dont le règne se passa à faire des ordonnances pour ou contre le luxe, le manchon était assorti aux bijoux, à moins qu'il ne fût noir, et, dans ce cas, on l'assortissait à la doublure.

## 15. - Chapeaux

*J'ai de beaux couvrechies (couvrechefs) à dames  
Et coiffes laceites beles (crépines)  
Que je vendrai à ces puceles  
Et de soie par conevant  
A chapeaux d'orfrois par devant.  
C'en est de lin à damoiseaux  
A florettes et à oiseaux  
Bien liebiés et bien polis  
A coiffer devant lor amies.*

Le Dit d'un Mercier (xiv<sup>e</sup> siècle).

Anne de Bretagne en 1483, la délicieuse femme de Charles VIII, affectionnait beaucoup les petites coiffes basses contournées avec grâce.

Sur ces coiffes se posait un léger escoffion fort élégant.

Les jeunes épousées de cette époque le portaient avec grâce et laissaient toujours flotter leurs cheveux sur leurs épaules.

Vers 1547, sous Henri II et sous Charles IX (1560), les coiffures devinrent plus choisies et plus variées. On voyait surtout de grandes toques à plumes que l'on appelait "à la Béarnaise".

Les femmes portaient le *chaperon brodé* ou la cape de soie ; seule une fort belle femme affectionnait les grands chapeaux, c'était la duchesse de Valentinois que Rabelais appelait fort irrévérieusement la *Grande Cavale* en raison de sa haute taille. Ses couleurs de prédilection étaient le noir et le blanc.

Une seule femme a laissé un nom à une coiffure, c'est l'infor-





tunée *Marie Stuart*, et encore cette coiffure est-elle peu seyante et triste. C'est une coiffe-bonnet.

Les coiffures dominantes sont : la coiffure en cœur, en trèfle ou en poire soutenue par un arcelet de fer, sorte de double armature destinée à rehausser les cheveux ; ils sont ainsi relevés en racine droite puis tournés en spirale autour de la tête.

C'est ainsi que la spirituelle *Reine Margot* portait ses cheveux entièrement bouclés ; ceci lui donnait une mine enjouée contrastant avec la coiffure si raide et si apprêtée de l'époque.

**CHEVEUX.** — Vers 1550 les frisures étaient très en vogue, les femmes avaient l'air de petits moutons bouclés, d'autant qu'elles se poudraient avec de la farine blonde (jusqu'au règne de Louis XIII). Les femmes avaient d'ailleurs une façon bizarre de se poudrer. Elles s'enduisaient la figure d'une sorte de colle et se saupoudraient de farine ; une fois sèche, cela formait comme une carapace. Il fallait un grand courage de leur part pour se maquiller ainsi.

Après 1550 une autre date marque dans la mode : la coiffure augmentée de volume, les arcelets deviennent trop fragiles ; on les remplace donc par des tampons à l'intérieur et dans les cheveux. Ceci rappelle le crépon de nos jours ; de là est née, on peut dire, la perruque.

Jeanne de France en 1498, femme de Louis XII, portait un chapeau imitant celui de son mari ; c'était un casque couronné d'une forêt de plumes droites, d'où émergeait un panache retombant.

Sous François I<sup>er</sup> le bonnet ou béret de velours noir, sans doute d'origine basque avec la plume blanche retombant, avait fort belle allure ; ils revinrent en faveur sous Louis XV (peinture de Watteau) et de nos jours.

Ce sont surtout les chapeliers de paon qui s'occupent de cette fabrication de chapeaux à plumes ; et bientôt ils prirent le nom de *plumassiers*.

**AUTRE COIFFURE.** — L'aumusse (dès le xv<sup>e</sup> siècle) était surtout affectée aux moines.

Chez la femme noble, si les lourdes parures de tête ne sont plus de mise, la *couronne* sert encore dans les grandes cérémonies.

**ORNEMENTS.** — La femme ornemente surtout sa chevelure d'une orfèvrerie légère de perles, de gemmes qui sont d'un éclat magnifique car on commence à savoir les tailler.

Seule la résille subsiste, enfermant les cheveux follets.

L'influence italienne voulait que la femme nouât sa chevelure d'un ruban, qui retombait alors sur la nuque. Ce ruban lui-même était enrichi de pierreries et se terminait par un joyau sur le front. Ainsi nous apparaît la belle Ferronnière, Lucrecia Crivelli. Cet ornement, qu'elle lança sans le vouloir, était surtout destiné à cacher une cicatrice au front.

Sous François I<sup>er</sup> les femmes portent une couronne faite d'un bourrelet posé en travers sur une calotte de velours et chargé de perles et d'or.

Parfois les cheveux entremêlés de fils d'or et ornés de pierreries sont soutenus par un fil de laiton que recouvre une somptueuse étoffe.

**FLEURS.** — Vers la fin de la Renaissance la gracieuse mode des chapels de fleurs revient ; mais on porte cette fois de préférence des roses naturelles.

Sous la Renaissance, dominée par l'influence latine des Médicis, il existe trois courants de mode différents qui ont subi les trois influences de l'époque :

1° L'influence espagnole où les femmes portent le feutre (vers 1498) ;

2° L'influence toscane (conquête du Milanais) où l'on posait une calotte dans le genre des Mauresques ou des femmes turques (vers 1500).

Cette calotte, souvent en velours rouge frangé d'or entouré d'un bandeau de pierreries, subsista en Italie où elle avait été introduite après le retour des derniers Croisés.

3° L'influence vénitienne où l'on coiffait la chevelure d'étoffes somptueuses avec un rang de perles et de broderies (vers 1570).

Sous François I<sup>er</sup> la toque ou le béret apparaît en velours noir avec un trophée de plumes et une *agrafe* de chevalier appelée "*enseigne*".

La toque posée sur le côté donnait un petit air de crânerie à la femme.

C'est sous le règne de Henri II que la femme commence à porter le *toquet de feutre* des hommes, très pratique pour la chasse et le cheval.

Le chaperon et la coiffe en cœur parurent à l'arrivée de Marie Stuart. La coiffe est en forme de trèfle.

Sous François I<sup>er</sup> les coiffures étaient redevenues d'une largeur énorme, mais à la fin du règne elles redevinrent très petites.

La garniture de plumes, véritable forêt en 1520, se trouve réduite en 1540 à un pauvre petit marabout.

1559. — Les chapeaux demeurent bas et aplatis.

## 16. - Corsages

*Belle gorge a-t-elle et cou blanc ?  
Que le ciseau d'un coup scavant  
Avec tant de grâce la décolète,  
Que sa chair luisse blanche et nette,  
Demi pied derrière et devant,  
Il n'est rien d'aussi séduisant.*

Roman de la Rose.

**POURPOINT.** — Les femmes élégantes au xv<sup>e</sup> siècle étaient très serrées à la taille, elles portaient une sorte de pourpoint avec ou sans manche, les manches s'ajustaient souvent par-dessus ou étaient montées à part.

Sous cette Cour éblouissante, d'un luxe inouï importé dès 1500 d'Italie, le costume devait subir cette influence étrangère. Le corsage est monté sur une sorte de carapace d'acier ; il était soutenu par la jupe appelé le *vertugadin* ou vertugale et dont l'origine vient de vertu-gardien ou garde-vertu. Les femmes semblent subitement enflées. De nos jours on a voulu imiter le vertugadin par les "*cer-clettes*".

**VERTUGADIN.** — Le vertugadin sert à élargir les robes et les soutenir de son armature et de son baleinage d'acier flexible.

Dès le règne de Louis XI, en 1461, les femmes ont pris goût aux étoffes chatoyantes de soie venant d'Italie, introduites et fabriquées à Lyon en 1466 et ensuite à Tours en 1470.

Le drap d'or est celui que les femmes recherchent le plus, sans doute parce que "*meilleur marché*". Il coûte alors 90 livres l'aune (1 m. 18), ce qui revient à peu près à 1.800 francs de notre monnaie. La fabrique lyonnaise est née.

Plus tard François I<sup>er</sup> encourage les tisserands italiens à venir à Lyon. Après Marignan (1515), le luxe ne connaît plus de bornes. La célèbre entrevue du Camp du Drap d'Or est restée fameuse.

Mme de Chateaubriand (Françoise de Foy), maîtresse du roi, nous apparaît dans une vasquine armée d'un busc de métal qui est devenu notre busc moderne. Cette mode avait dû être apportée de Portugal par la reine Eléonore, en 1529. Quant à Diane de Poitiers, elle portait aussi un genre de *vasquine* dont la mode dura de 1520 à 1535.

Pour confectionner ces *vasquines* qui étaient toute l'armature du corset de fer, on se servait de drap de camelot ou de damas ; ces vasquines se faisaient étroites avec brassière.

Elles "*boudinaient*" et comprimaient la taille.

**ECLISSES.** — Le *busc* que l'on voit saillir devant est en bois ou en métal précieux enrichi de pierreries et gravé de galantes devises.

Bientôt on y mêle du fer ou des éclisses de bois et la rigidité devient absolue.

Les femmes ne peuvent plus se baisser, elles semblent cerclées de bois, c'est la mode de l'intransigeance. A peine si une mince couche d'étoffe ouatée en adoucit le contact.

Ces corsets n'ont de similitude de nos jours qu'avec le corset des orthopédistes.

Quelques-unes des "*vasquines*" ou corset de fer des élégantes de l'époque se trouvent au Musée de Cluny.

C'est sur ces *vasquines* que l'on posait de chaque côté une bande d'étoffe formant corsage tout en laissant saillir le buste ; on y cousait de chaque côté des manches ballonnées et à "*crevés*" dont nous reparlerons plus loin.

**BASQUINE.** — Le "*busto*" devient la basquine et de ce jour commence le martyrologe des élégantes.





Les femmes étaient parfois si enflées le soir, qu'il fallait les étendre sur un divan pour les délivrer de leurs vêtements, nous raconte un chroniqueur, sous François I<sup>er</sup>.

Ambroise Paré, le grand savant, dès l'an 1547 nous parle de "malheureuses jeunes femmes espoitrinées dont les côtes chevauchent les unes sur les autres". Rien n'y fait!

Bien mieux, on se plaît à embellir cet instrument de torture de dames; on le fait en velours, en laissant le *busc* apparent, en acier damasquiné, parfois recouvert d'écaillé, d'ivoire, gravé ou façonné avec des devises galantes ou gracieuses; c'est une cage dorée, mais qu'importe tout cela, si la femme doit tant souffrir!

La façon des corsets et le prix variaient en raison des matériaux et métaux précieux et des travaux de véritable ferronnerie qui rentraient dans sa confection.

ARMURIERS. — Presque toujours au début ce furent les *armuriers* qui fabriquèrent l'armature de fer ou d'acier; la coupe était en forme d'entonnoir, fort pointue à la taille.

Les divers termes étaient corps, corset, vasquine, busto.

Le tissu recouvrant le corset ne faisait qu'un tout avec le corsage; il était de gros velours ou de camelot.

Le coloris était cramoisi, de préférence, ou noir.

La garniture était surtout composée de perles et pierreries véritables.

Le *busc* de notre corset moderne est venu de là; mais il est certain qu'aux alentours de 1900 il fut fait, d'une façon plus rationnelle, de toile, coutil, etc., de baleines ou de ressorts d'acier souple.

## 17. - Jupes

*Mignonne, allons voir si la rose  
Qui ce matin avoit desclose  
Sa robe de pourpre au soleil,  
A point quitté cette vesprée  
L'éclat de sa robe pourprée.*

RONSARD (1555).

VERTUGALE. — Du temps de la Renaissance les jupes étaient soutenues par une armature d'acier qui formait le bas du corset de fer et appelée *vertugale*.

Deux caractéristiques de la jupe à cette époque :

Au début de la Renaissance, la forme entièrement "cloche" fait une taille fine et tombe à angles presque aigus; le corsage est à entonnoir vers 1490.

DISQUE. — Dans la seconde moitié, la jupe semble au contraire faite en deux parties; une petite jupe très tuyautée et plissée très plate bouillonne horizontalement autour des hanches et semble un véritable disque ou plateau retenu par une première cercllette. Des bords de ce "plateau" tombe, en vastes draperies presque perpendiculaires, le corps de jupe. Cela ne suffit pas; sous la jupe on aperçoit par instants, soit grâce au balancement de la marche, soit parce que les femmes la relèvent avec intention, une autre sous-jupe ou plutôt un jupon de soie, de couleur rose, verte ou bleue, tandis que la première jupe est généralement noire.

Toutes les deux sont frangées d'un large galon d'or en bas.

Telles sont les caractéristiques essentielles de la jupe Renaissance.

DEUX ELÉGANTES. — Les deux femmes qui, à deux époques diverses, semblent avoir représenté la caractéristique de l'époque sont: pour la jupe *cloche*, Marguerite de France, sœur de François I<sup>er</sup>, vers 1520, et pour les jupes "plateau", Marguerite de Valois épousant en 1572 un prince de Béarn qui devint Henri IV. Elle fut l'une des premières à porter les jupes à "plateau", si l'on peut dire.

La jupe à cette époque n'était point séparée, elle faisait corps avec le corset; presque toutes ces robes se laçaient par derrière.

A l'origine de la Renaissance le jupon empesé ou la modeste crinoline était représenté par cette armature que l'on appelait la *vertugale*; la jupe était tendue dessus.

Les Françaises qui avaient cependant des tailles minces se plaisaient, dit un chroniqueur, à *ensfer leurs robes* de la ceinture au bas, avec des vertugadins et autres artifices afin de rendre leur tournure plus élégante.

VERTUGADIN. — En s'élargissant, la vertugade change de nom et devient le vertugadin. C'est une monture en forme de *plateau* qui fait le tour des hanches et la jupe retombe à plis tout droits de

ses bords à une distance de la taille d'environ 0 m. 30, froncée et drapée comme un rideau de théâtre. Le disque a un diamètre de près d'une aune (1 m. 18); ce n'est qu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle seulement que le vertugadin disparaît. Revenu au XVIII<sup>e</sup> siècle, il devient le panier. Nouvelle éclipse, puis, au XIX<sup>e</sup> siècle, la crinoline paraît.

Les noms diffèrent mais l'artifice de toilette n'en est point modifié. Les femmes, dit un joyeux conteur, ressemblent à des cloches ou à des boules; un autre devait écrire plus tard: ou à des parasols tantôt ouvert ou fermés.

Ainsi cette industrie devient-elle rapidement florissante. Il semble que l'idée des jupes à *plateau* germa dans l'esprit d'un couturier d'alors, en voyant une porteuse d'eau revenir de la fontaine. Ces porteuses tenaient leurs deux seaux de chaque côté et pour éviter que l'eau ne se déverse sur leurs jupes elles avaient autour d'elles un grand cerceau maintenant l'anse des seaux à distance respectable.

De là à recouvrir ce vide d'étoffe il n'y avait qu'un pas: le couturier le franchit et le vertugadin vint au monde élégant!

Très souvent la jupe est montée sur un corset à armature à *éclanches* de bois, ou *éclisses*, sur lequel venait se poser le bourrelet de fausses hanches.

Au début le vertugadin était un jupon de gros *canevas empesé* que les femmes recouvraient de taffetas; elles l'attachaient aux basques de la vasquine (corsage baleiné); il grossissait fort peu les hanches, il descendait en s'élargissant en une forme de cloche ou d'entonnoir. La cotte qui se posait dessus était en quelque sorte tendue, elle ne devait pas faire un pli.

CEINTURE. — La taille se marquait par un cordon de joaillerie d'où pendait presque jusqu'au bas de la jupe le cordon dit à la "contenance"; c'était souvent un chapelet nommé *patenôtre*.

Les étoffes les plus usitées pour le jour étaient le damas, le satin, le velours; ces étoffes venaient surtout de Florence. Pour les cérémonies, les lampas, les brochés, les lamés.

Le principal corps de métier s'occupant de la jupe s'appelait "couturières *lingères*". Ce fut plus tard que fut dévolue spécialement aux tailleurs la confection de ces vêtements.

En raison du prix élevé des fournitures employées, ces corps de jupes étaient très coûteux, lourds et encombrants.

## 18. - Manches

*J'ai beaux ganz à damoiselles  
J'ai ganz forrez double et saingles (simples)*  
(1545).

PAREMENTS. — Sous Louis XI, les femmes, telles que Charlotte de Savoie (1461), portaient des manches à grands *parements* qui leur couvraient les mains.

On faisait les manches bouffantes, surtout aux épaules.

Sous François I<sup>er</sup> la manche devient large et tailladée du haut en bas; mais sous le règne de Henri II et de Charles IX (1560) on les fait très ajustées au bas et très bouffantes aux épaules (manche à gigot de 1835 et de 1900).

MANCHES. — Sous la Renaissance on portait des manchettes ou des manches qui étaient soit dentelées, soit en forme d'entonnoir, soit remplies de bourrelets, de taillades ou de bouffettes. Ces manches étaient très ajustées à l'épaule et presque toujours combinées en deux teintes.

L'hiver elles étaient généralement bordées de fourrures.

MAHOITRES. — Les manches adaptées au corsage furent à gigot; leurs bouffitures étaient soutenues par des ballons qui donnaient de la carrure aux épaules; on les appelait *mabustres* ou *maboitres*, du nom que portait le rond des bras à leur naissance.

MANCHERONS. — Les manches de dessous étaient recouvertes en partie par les grosses manches étoffées de la surcotte.

Avec les premiers corsets ou vertugadins du XVI<sup>e</sup> siècle les femmes portaient également les mancherons.

Les manches devenant d'un luxe considérable, on les travaille à part; aussi la manche devient-elle séparée et dite "manche volante".

Diane de Poitiers vers l'an 1520 est l'une des premières femmes à qui nous la voyons porter.

C'est une combinaison de l'ancienne manche en sac, à retroussis de fourrure, et la large manche de robe, italienne, qui, serrée au poignet, était divisée en gros bouillons.





Parfois l'étoffe de la manche était découpée en bandes longitudinales procurant des bouffettes (en raison de la manche du dessous) ou des "ajoutés" à travers lesquels se montrait le fin linge de la chemise.

AILES. — Mais cela ne suffisait pas aux élégantes d'alors; elles y ajoutèrent des sortes d'ailes qui, tombant de l'épaule, étaient retenues par une fine attache vers le milieu du bras.

Le haut de la manche simulait alors l'ouverture de cette manche de surcotte qui serrait pour le passage du bras; le bas de la manche conservait alors l'apparence de l'ouverture ample et très entonnoir de la manche du xv<sup>e</sup> siècle.

C'est ce que l'on appelait l'aileron ou mieux le mancheron fait en étoffe et que venait surmonter encore une autre pièce d'habillement sur l'épaule appelée *épaulette*.

Non seulement les femmes la portaient, mais les hommes aussi, et tel nous apparaît François I<sup>er</sup> en élégant costume de gala.

Le seul inconvénient de cette manche bouffante qui était très belle, c'est que, additionnée encore de l'aileron de fourrure, elle réduisait fatalement la taille des femmes et détruisait leurs proportions; aussi peu à peu ces dernières l'abandonnent.

VECELLIO. — Le Vénitien Vecellio, expert en modes, disait alors que le vêtement de la femme variait plus souvent que les phases de la lune (1550).

Dès cette époque, les bras des femmes sont couverts de manches à filets de soie, sous lequel on pose un tissu d'or ou d'argent en transparence.

REBRAS. — Vers 1497 Marie d'Angleterre nous apporta une manche nouvelle dite *manches à rebras*; c'était une manche large qui se retroussait et mettait à découvert la manche ajustée de la cotte; le dessous était de teinte et tissu différents.

Elle était toujours ornée d'une fort belle garniture au poignet. Vers 1559 on voit réapparaître les "épaulières" qui, sous le nom d'épaulettes, se trouvent à la naissance du mancheron. Elles donnent une nouvelle tournure aux toilettes de cette fin du xvi<sup>e</sup> siècle.

MOUCHOIRS. — Peu de mouchoirs vers cette époque sauf chez les héros des romans de chevalerie moderne, qui jetaient "le mouchoir".

Presque tous les beaux mouchoirs étaient de fin lin, bordés de très belle dentelle, assez pratique, mais aussi souvent garnis de broderie d'or, ce qui les rendait difficilement lavables.

Vers l'an 1500 les mouchoirs n'étaient pas d'un usage très courant. Sauf dans la haute société, les femmes se mouchaient et mangeaient avec les doigts, de la main droite; aussi leur recommandait-on de se moucher avec la main gauche dont on ne se servait pas pour prendre la viande. Un chroniqueur nous explique ce fait :

*Enfant, si ton nez est morveux,  
Ne le torche de la main nue  
De quoi ta viande est tenue,  
Le fait est vilain et bonteux.*

Quelques années plus tard, vers 1547, on peut constater l'usage général du mouchoir.

Charlotte de Savoie, en mourant, laisse 3 mouchoirs brodés d'or et de soie (1483).

Un demi-siècle auparavant, cependant, on constate qu'Anne de Bretagne, en 1492, apporta à son mariage 4 douzaines de mouchoirs.

Cent ans plus tard, Gabrielle d'Estrées payait 1900 écus un mouchoir très ouvragé (1594).

GANTS. — Vénus s'étant piquée aux épines d'une rose, on inventa le gant, dit la légende.

Les femmes de l'antiquité portèrent des *gants*; ils furent presque toujours richement brodés.

A la cathédrale de Bayeux on trouve encore "deux *mytaines* de laine enoblies de broderies à deux figures de Véronique, environnées de perles".

Catherine de Médicis portait les plus beaux gants du royaume; ils étaient brodés d'or et finement décorés. Des pierreries s'y trouvaient serties, elle aimait beaucoup les gants puisqu'elle en portait même la nuit. Ils étaient parfumés par René, son parfumeur favori.

POISON. — Elle eut même la gentillesse d'offrir une paire de gants venimeux à Jeanne d'Albret, qui en mourut sur-le-champ.

Dans le cosmétique empoisonné, dont les enduisit *Rene*, il avait glissé de la poussière de diamant qui, en faisant des écorchures légères, facilitèrent l'entrée du poison.

Les gants étaient généralement de couleur verte, violette, etc. Ils étaient faits en peaux de daim ou de chien, à cause de leur douceur.

GANTS. — On complète la parure par des mitaines en forme de *sachets*.

## 19. - Broderies

*Fuzeaux de boux, fuzeaux de boux,  
Où estes vous, dame ou fille?  
J'en ay vendu puis le mois d'Aoust  
Plus d'un cent dedans cette ville.*

Le Dit du Lendit (1545).

DÉCLIN. — La broderie semble décliner sous la Renaissance et être lentement remplacée par la dentelle dont la véritable apogée sera le règne de Louis XIII, surtout dans les tissus lampassés et à ramages qui imitent à ravir les motifs de broderie.

Sous la Renaissance, la broderie enrichie de bijoux tient plus du travail de l'orfèvre que de tout autre corps de métier; ce sont surtout les manches qui, de toutes les pièces du costume, supportent le plus la broderie, ainsi que le busc.

Du reste, de nos jours, il nous est resté le bon renom des broderies Renaissance, ce qui prouve qu'à cette époque elle fut fort en honneur.

Lorsque Louis XI autorisa la ville de Lyon à fabriquer des draps de soie et après fit planter des mûriers en Touraine, la broderie de soie connut ses plus beaux jours.

Mais ce fut surtout après l'expédition de Sicile, quand Charles VIII, vers 1490, ramena des brodeurs italiens, que l'exécution des broderies atteignit son degré de perfection.

Aux teintes plates du moyen âge succède le *modelé*, le *degrade* des nuances.

Les dessins des motifs sont *géométriques* comme en 1921.

A l'aide de *points fendus*, de *points tournants*, la variété des broderies semble inépuisable; on va jusqu'aux broderies de perles colorées imitant celle des Egyptiens.

RAPHAËL. — C'est l'Italie qui donne le ton à l'Europe et le grand peintre *Raphaël* ne dédaigne pas lui-même de s'occuper de broderie. On trouve un original au musée de Cluny d'une chambre destinée à François I<sup>er</sup> et dessinée par Raphaël (1515).

La fin du xv<sup>e</sup> siècle semble une démarcation nette dans l'art de la broderie et le point de départ d'un nouveau genre; jusqu'alors la *broderie en couleur* était faite sur des étoffes épaisses, mais la lingerie prenant chaque jour de la vogue, on applique la broderie à la chemise, puis on la fait de la même couleur; c'est la naissance de la *broderie blanche*, que les femmes portent encore de nos jours et que les Anglaises affectionnent; c'est déjà l'embryon de la dentelle.

POINT COUPÉ. — Cette broderie blanche parut cependant un peu monotone; c'est alors que l'on voit paraître le *point coupé* qui par ses ajours augmentait l'intensité de la lumière dans le dessin.

Un des premiers spécimens de ce travail se trouve au Musée de Cluny, c'est le bonnet de Charles-Quint confectionné vers 1519.

Ce fut grâce à cette influence italienne que la France du xvi<sup>e</sup> siècle fut redevable de tant d'inventions de luxe, et que se propagèrent les modes des lingerie et des dentelles au point coupé.

Toujours à la recherche d'un idéal plus grand, les femmes inventèrent alors les fils tirés, devenus les jours échelle, puis le *laci*, sorte de grand réseau, sur lequel on dispose des dessins en forme de dents ou de festons, et c'est alors que ce genre de broderie dite *dents-de-laci* parut et que le mot *dentelle* naquit.

Marguerite de Navarre, Catherine de Médicis, la Reine Margot furent elle-mêmes personnellement des brodeuses fort habiles; les grandes dames ne dédaignaient point de se livrer à cet art si féminin.

PASSEMENTIERS. — Sous Charles IX et jusque sous Louis XIII la broderie est de plus en plus à la mode. Vers 1475 paraît la corporation des *tissutiers-rubanniers* et *frangers* qui devinrent nos *passementiers* d'aujourd'hui.





CORSET. — La broderie se voyait surtout dans l'ornementation extérieure des armatures ou des *éclisses* de bois des *vasquines*; on l'employait, soit en frange dans le bas des robes, soit en formant des cerclettes autour des manches, et enfin dans les bandeaux ou rubans qui retenaient les cheveux et tenaient lieu de chapeau.

## 20. — Etoffes

*Quand vous serez bien vieille au soir à la chandelle,  
Assise auprès du feu, dévidant et filant....*

RONSARD (1550).

MANUFACTURES. — L'événement sensationnel du début de la Renaissance fut en 1466 l'établissement en France des premières manufactures d'étoffes de soieries.

Louis XI fit d'abord venir des artisans italiens à Lyon; mais la population se montra si hostile qu'il dut y renoncer et monter la première manufacture à Tours en 1470.

Les modifications diverses que subirent les étoffes et leurs coloris, durant la Renaissance, étaient dues d'abord à l'influence italienne, puis aux guerres d'extermination des Maures en Espagne, vers 1492. Les Français rapportèrent des butins de guerre énormes dont les artisans parisiens s'inspirèrent. Le goût de la broderie, qui s'était affirmé, eut aussi sa part d'influence car on y substitua des tissus dont les motifs paraissaient brodés.

JAPON. — La découverte du Japon en 1545 nous apporta, quelques années plus tard, le goût de ces étoffes asiatiques et de ces admirables tissus remplis de broderies.

Les fresques de Michel-Ange vers 1564 inspirèrent les dessinateurs de tissus d'alors. Michel-Ange lui-même ne craignit pas de dessiner des modèles de costumes.

Jean Nicot, en 1560 apportant sa plante à *tabac*, donna quelques années plus tard l'idée de cette couleur *marron* que les femmes s'empressèrent de choisir.

La destruction en 1588 de la flotte espagnole dite de l'*Invincible Armada* inspira les garnisseuses de chapeaux d'alors qui avec les rubans firent des motifs rappelant ce haut fait.

La *teinture* des étoffes était déjà connue au moyen âge. Dès le XIV<sup>e</sup> siècle les teintes de prédilection étaient les *toiles* bleues, vertes, vermeilles, pers.

Ces procédés imparfaits ne permettaient d'utiliser ces tissus que pour doubler les tentures, les courtines de lit, les coussins dont on faisait déjà grand usage.

TISSUS. — Peu de perfectionnements français dans les tissus jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle.

Sous la Renaissance c'est surtout d'Orient que les navigateurs rapportèrent les indiennes ou les toiles peintes.

On imite bientôt ces toiles peintes à la main, et elles font fureur, malgré de nombreux arrêts de la cour qui les interdisent.

Les principaux tissus d'apparat étaient le brocart, le satin, le velours de Florence, le damas, les *lamés*, les *brochés*, le drap d'or, etc.

Les tissus d'un usage courant étaient le camelot, le coton. A la fin de XV<sup>e</sup> siècle le véritable engouement fut pour l'*armaisin*; c'était une étoffe unie et brillante (peut-être un taffetas glacé) dont l'Italie avait le monopole.

CENDAL. — Durant la Renaissance un tissu genre taffetas appelé le *cendal*, que l'on teignait toujours en rouge sans doute avec des graines de cochenille, prenait différents noms :

Cendal *tiercelin*, cendal à deux ou trois *poils* selon les lignes jaunes marquées en lisière. Le tissu le plus recherché portait les trois marques, le coloris rouge s'appelait graine d'écarlate.

Il y avait encore un cendal battu sur lequel on appliquait en uni et à plat des feuilles d'or ou d'argent découpées. Une grande partie du *cendal* venait d'Italie.

A la fin du XV<sup>e</sup> siècle le taffetas concurrence déjà le cendal et bientôt le supplante.

L'influence des croisades, qui se précise davantage durant les périodes où les rois de France faisaient de longues stations à l'île de Chypre, amena la mode de ces tissus, mais dès le XV<sup>e</sup> siècle, le drap d'or de Chypre, mélangé de soie et de fils d'or, se fabriquait à Gênes.

DAMAS. — Vers 1470 la ville de *Damas* envoie directement ces tissus de toutes couleurs fabriqués surtout pour les riches vêtements.

Bien avant, le damas était utilisé, mais apporté irrégulièrement par des navigateurs. Dès 1470 on fabrique du damas à Tours.

DIAPRÉ. — Les ornements d'église dès le XIII<sup>e</sup> siècle étaient faits d'un tissu appelé *diapré*, utilisé aussi par les femmes pour les coussins; puis viennent :

Le brocart, le velours à dessin, les draps de soie damassée servent à la confection des chasubles, étoles, manipules, dalmatiques, chapes.

MARAMAS. — Au XIV<sup>e</sup> siècle, la mode était au *maramas*: c'était aussi un drap d'or venant d'Orient et aussi de Lucques; il était utilisé ainsi que le *nachiz*, autre drap d'or fabriqué à Bagdad. C'est ainsi que, pour son entrée à Paris, Jeanne de Bourgogne vers l'an 1316 portait déjà une robe en "*nachiz*".

Le *velours* était un des matériaux les plus employés dans la robe. Au XIV<sup>e</sup> siècle on trouvait déjà du velours blanc, vert, jaune, azuré, vermeil, violet, rayé.

C'est vers 1536 que fut créée à Lyon par des Italiens une première manufacture de velours; les promoteurs en furent les artisans Turqueti et Morri.

Les gens du peuple, eux, s'habillaient avec des draps présentant certaines déficiences et pour cette cause on les appelait d'un mot expressif, les draps "*diffamés*".

TRIPE. — Les femmes de la Renaissance portaient aussi une sorte de velours de laine que l'on appelait *tripe*. Il se fabriquait au métier comme le velours et la peluche; à l'endroit c'était un poil tout en laine, tandis que le tissu à l'envers était de poil de chameau; c'était un genre cachemire.

On l'employait dès le XV<sup>e</sup> siècle, et son origine, comme son nom l'indique, provenait de *Tripoli*. Le velours de laine n'est donc point d'invention récente.

SERGE. — La *serge* se portait déjà dès le moyen âge; mais les femmes de la Renaissance l'utilisaient davantage pour des couvertures de lit.

En 1549, seuls, princes et princesses s'habillent d'écarlate.

La teinte préférée était le rouge gradué d'écarlate.

Une étoffe commune était la *fulaine*. C'était une cotonnade croisée et solide; on en faisait des couvertures, des pourpoints.

Un autre tissu similaire était le *marbré* ou *brussequin*; la trame et la chaîne étaient de couleurs différentes.

LIMOGES. — Le grand comptoir des marchands des étoffes était à *Limoges* et à *Périgueux* d'où on les répartissait sur tout le territoire français et jusqu'en Angleterre.

Le prix des tissus neufs était généralement élevé et seules les grandes dames pouvaient se les permettre; les autres devaient se contenter de tissus "*diffamés*" ou d'habits usagés.

Ce ne fut qu'après 1470 que les beaux tissus, cessant d'être d'importation étrangère, reviennent à des prix plus abordables.

SAMIT. — Le *samit* était un autre tissu moins léger que le cendal, coûtant du reste moins cher; il servait principalement à faire des bannières, des gonfanons, des oriflammes. Le *samit* se teignait aussi en rouge.

C'était une étoffe de soie épaisse composée de six fils. Les coloris les plus usités du *samit* étaient: blanc, vert, rouge; il servait aux femmes à confectionner des bliers, des robes de dessus et des manteaux.

Tous les autres tissus d'apparat de la Renaissance différaient considérablement par leur *raidéur* de nos tissus modernes que l'on a su assouplir.

## 21. — Lingerie

*J'ai des guimpes ensafranées....*

Le Dit du Lendit (1545).

CREVÉS. — C'est seulement sous la Renaissance que le linge de corps est devenu de grand luxe, à tel point que l'on va jusqu'à fendre par endroits les manches de dessus, des pourpoints et des justaucorps (crevés), afin de laisser voir le linge de la chemise par ces ouvertures inattendues.

Certaines élégantes allaient même jusqu'à teindre de jaune vif leurs manches de chemise.

Si la chemise de nuit était rare au moyen âge, alors que les femmes couchaient nues, par contre, sous la Renaissance, les femmes semblent se couvrir énormément pour dormir.





CALEÇON. — Les femmes ne portent pas de pantalon, mais plutôt, comme on les appelait alors, des "caleçons". Dès le xv<sup>e</sup> siècle ils sont indispensables, car les jupes sont raides, amples, et le vide des vertugades rend obligatoire ce complément de toilette. Le "caleçon" ressemblait à une culotte courte, étroite.

S'il faut en croire un chroniqueur d'alors, les femmes ont commencé à porter une façon de *haut-de-chausses* appelé caleçon et c'est "pour ce qu'elles ont l'honnêteté en grande recommandation"; on appelait cela aussi des *bragues*, d'où *braguettes*.

Les lingères fabriquent tous les costumes de dessus et dessous, aussi toute la corporation des lingères s'enrichit; mais, dès le xvi<sup>e</sup> siècle, les grandes dames ne dédaignent pas de faire leurs chemises elles-mêmes.

Au xvii<sup>e</sup> siècle, Elisabeth, fille de Henri II (1559), portait de fort belles chemises de nuit. Lorsqu'elle épousa Philippe II, roi d'Espagne, elle possédait un trousseau de douze chemises de jour et douze de nuit.

Jérôme de Monteux, médecin du roy, écrivait: "En hyver sont convenables chemises de nuit...", ce qui prouve que la chemise, venue à la mode, devenait une nécessité.

Le xv<sup>e</sup> siècle est déjà le siècle du beau linge.

Dès le xvi<sup>e</sup> siècle la *chemise de Chartres* était réputée. Nous en reparlerons dans le fascicule suivant.

RUBANS. — Au xvii<sup>e</sup> siècle les fabricants de rubans, dits maîtres ribandiers, conservèrent avec vénération un très ancien métier portant l'inscription "Ysieux 1515". Ce métier avait été envoyé à Ysieux (Saint-Chamond) par les dames de Saint-René de Lyon qui possédaient ce fief.

La chemise, autrefois, s'appelait *tunique*; elle ne prit définitivement le nom de *chemise* qu'à la fin du moyen âge. Déjà au début de la Renaissance c'était le "simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher au sommeil", euphémisme consacré à la chemise de nuit. Les femmes *franques* portaient des chemises avec des bandes en rouge cramoisi. On retrouve les traces de pièces de vêtements appelés "chemises" portées au VII<sup>e</sup> siècle (Isidore de Séville), ce qui indiquerait une fort ancienne origine.

Au xiii<sup>e</sup> siècle la "chainse" devient la *chemise* que nous connaissons aujourd'hui.

FRISE. — Au xiv<sup>e</sup> siècle avec l'emploi des toiles de *Frise*, la chemise s'appelle parfois *chainse*, et prend ensuite le nom de *robe-linge*.

A la fin du xv<sup>e</sup> siècle des toiles *finement* tissées arrivent de Hollande, elles sont d'une merveilleuse blancheur. Le prix de ces tissus étant très élevé, ceux-ci restent dans la noblesse.

On taillade alors de plus en plus les vêtements pour bien montrer la chemise: aux bras, aux cuisses, à la taille, aux épaules, etc.

Par-dessus la chemise on mettait une longue camisole à manches. Les manches sont mi-longues et un peu en entonnoir. Celle que l'on appela tendrement la "*Marguerite des Marguerite*", sœur de François I<sup>er</sup>, est représentée par le miniaturiste Clouet en "âme pure", avec la chemise obligatoire qui prend alors le nom de chemise des "âmes pures".

Les sculptures des cathédrales représentent les personnages nus comme des damnés, et ceux qui portent des *chemises* comme des âmes chastes.

LINGERIE. — Un usage charmant chez les Vénitiennes était la *lingerie décorée*. Cette lingerie était enrichie de broderies semées de fils de couleur de soie métallique qui donnaient de la vie à la dentelle; les Vénitiennes et plus tard les Françaises attachaient une grande importance au linge de corps; c'est d'elles que nous est venu le charmant dicton "la chemise avant le pourpoint".

## 22. - Chaussures

*J'ai de bonne pierre noire  
Pour pantouffles et soulier noircir  
.....  
Semelle à bouter dans les bottes  
Ilz sont bonnes pour la froidure.*

Le Dit du Lendit (1545).

NAINES. — La chaussure prend sous la Renaissance un essor et une tournure inattendus. Les femmes portaient des robes énormes, des corsages aux proportions gigantesques; le matin, en s'habillant, n'ayant pas leurs hautes chaussures aux pieds, elles avaient l'air de véritables petits gnomes ou de naines.

Certaines femmes élégantes, n'ayant pas une haute stature, paraissaient ridicules et disproportionnées.

PATIN. — On revint alors aux galoches d'autrefois, mais en les allégeant, et le "patin" fut créé. La moyenne de sa hauteur était d'environ 0,33, ce qui grandissait les femmes considérablement. Les patins étaient alors une véritable chaussure de luxe; c'était une semelle de bois, rehaussée de 2 talons, mais les femmes ne pouvaient pas se rallonger les bras; ceux-ci ressemblent alors à des nageoires de phoques.

Autrefois les femmes s'étaient grandies par en haut avec les hennins, cette fois elles se juchèrent sur des patins.

Les fabricants de patins firent des affaires d'or; les commandes affluèrent.

Charles IX en 1573 accorda de nouveaux statuts aux fabricants de chaussures, mais il spécifia bien que tout ouvrier cordonnier trouvé 3 jours sans place serait arrêté et emprisonné au Châtelet. Sous Louis XI, vers 1461, les femmes portent des chaussures à la *poulaine*, pour commencer; puis, elles se juchèrent sur de grands patins-sabots. Durant le moyen âge les chaussures n'avaient pas eu une grande importance à cause des robes longues qui les cachaient; sans les *patins* de la Renaissance, on ne se serait pas aperçu de leur beauté et les artisans n'y auraient pas travaillé.

EGYPTE. — L'Égypte fut le berceau de la chaussure. Les rois de France qui firent une incursion dans ce pays en rapportèrent à Paris des spécimens de toute sorte: en toile, cuir, parchemin, papyrus; les artisans et fournisseurs de la Cour s'en emparèrent aussitôt.

ESCARPINS. — Vers 1420 les dames semblent y renoncer, mais on en voit encore sous Louis XI. A l'intérieur elles portaient des chaussures découvertes appelées *eschapin*, d'où *escarpin*, origine de notre soulier découvert.

Sous Charles VIII, les femmes glissaient ces escarpins dans des chaussures plus fortes et sous Louis XII elles mettaient des semelles doubles et triples, précurseurs des hauts talons et surtout des patins.

Ce n'est qu'au xvi<sup>e</sup> siècle que l'on voit les talons se séparer nettement des semelles par un évidement.

PANTOUFLES. — Coquillard parle des:

*"Pantouffles hautes,  
Bien à vingt et quatre semelles".*

Les pantouffles sont fourrées; rappelons, pour mémoire, la pantoufle de *vair* de Cendrillon.

Les femmes de la Cour de François I<sup>er</sup> (1515) portent des chaussures en forme de pantouffles de velours très larges du bout, comme des palmes de canard, pour laisser reposer tous les doigts de pied. Ces chaussures sont déchiquetées et dites à "*barbe d'écrivain*". Brantôme dépeint avec malice les patins dont se chaussent les belles dames qui paraissaient "à demi du cotillonnet qu'elles faisoient remuer et frétiler par certains petits tours et remuements".

Brantôme devait être le La Fouchardière de l'époque. Il nous décrit aussi l'escarpin pointu et "point carré" par le devant; le blanc était le plus beau, ajoutez-il.

Les chaussures étaient faites surtout en *cuir gaufré* et si les *mules* ne sont pas en velours, elles sont en cuir estampé d'or au fer chaud (influence espagnole très nette).

C'est au musée de Cluny que l'on trouve ces hauts patins ayant appartenu à Catherine de Médicis.

La pointe en est carrée et plate, le haut talon est en peau blanche, l'étoffe est en soie brodée à rosaces d'argent; d'autres patins étaient en *cordouan doré*, ajouré de rosaces rebrodées de motifs en cuir vert.

On peut donc situer sous François I<sup>er</sup> trois types classiques de chaussures: escarpins, mules et patins, qui enferment chacune délicatement le petit pied des femmes de sa Cour.

## 23. - Parures

*Riche ceinture et aloiere  
Que chacun appelle gibecière*

*.....  
Après sont les jouel (bijoux) d'argent  
Qui sont ouvrés d'orfavrerie,  
Ce me semble grant desverie (folie).*

Le Dit du Lendit (1545).

BIJOUX. — Jamais sous aucune autre période de l'histoire du costume des Françaises n'avons-nous vu une telle débauche de joyaux, de pierreries, de bijoux, que sous la Renaissance.

On peut dire que l'on en mettait partout: sur le corps, sur les chaussures, la ceinture; on en cousait aux habits, aux chapeaux,



aux corsages, au bas des jupes. On en portait en bagues, en colliers, en sautoirs, en "contenances".

Une des particularités du bijou d'alors, ce fut d'avoir encouragé la gravure, sur métaux précieux, puis sur cuivre, et par tant d'avoir lancé le portrait au burin. Les femmes portaient, en effet, sur une plaque d'or ou d'argent, une figurine gravée où bien sculptée sur un camée, représentant les traits de l'être chéri.

Au xv<sup>e</sup> siècle on s'occupe, très habilement, de tailler les pierres. Les femmes portaient des diamants que l'on appelait "pointe naïve"; ces diamants étaient taillés en forme de deux pyramides que l'on aurait assemblées base à base.

Le chaton dont on modifiait la forme à l'infini se faisait plus large, pour dégager le diamant. Certains chatons renfermaient des parfums..... ou des poisons. Il existait des anneaux dont le chaton renfermait un cadran de montre.

Ces joailliers fabriquaient aussi des bagues et pendants d'oreilles, des colliers variés, enfin ils fournissaient chaque jour de nouveaux éléments de plus à la parure. Les femmes se font confectionner des perles assorties de même grosseur et on appelle ces bijoux ainsi composés des "unions d'excellence" très recherchées pour le cou ou les oreilles et dont toutes les femmes étaient fort envieuses et "férues".

PENDANTS. — Le genre, alors, dit M. Roger Milès, l'écrivain remarquable de cette époque, était de ne porter qu'une boucle d'oreille et c'est pourquoi on trouve plus tard dans l'inventaire de Gabrielle d'Estrées tant de boucles d'oreilles qui semblent dépareillées.

Il existait aussi une grande variété de pendants et pendentifs fixés aux boucles d'oreilles ou suspendus à des colliers et que l'on appelait des *pend-à-cot*; faut-il voir là l'origine du mot *pendeloque*?

Les colliers étroits épousaient exactement la forme du cou; le pendentif se mettait aussi au chapeau, comme le "fermail", ou dans les cheveux; il était alors retenu par une "épingle", d'or ou d'argent, une "fibule", disait-on autrefois.

Le collier devient un accessoire de première importance; il se fait en filigrane, relié par quelques chaînons d'émail, comme nous le prouvent certains colliers du Musée du Louvre.

CAMÉES. — Ce n'est que vers le xvi<sup>e</sup> siècle que les bracelets réapparaissent. Ce sont plutôt des *gourmettes* de différentes grosseurs, des chaînes ou des pendants alternant, des cercles d'or, unis, ciselés, émaillés; d'autres se trouvent sertis de camées.

Les femmes utilisaient une sorte de plaque que l'on posait sur la toque ou le chapeau et dont on faisait grand abus; leurs noms sont assez explicites: cela s'appelait des "enseignes", des *affiches*, des *affiquets*. Le mot *affiche* servit au xvi<sup>e</sup> siècle pour désigner des bijoux, d'or, d'argent ou de bronze.

CEINTURES. — Les femmes portaient de très riches ceintures faites de plaques de métal filigrané et ornées de pierreries ou de chaînons émaillés reliant des médaillons.

Catherine de Médicis était constellée de bijoux; ses doigts, ornés de bagues magnifiques, miroitaient au soleil. Tous les Valois, du reste, aimèrent les bijoux à l'excès.

Le ton des pierreries les plus employées alors se mariait heureusement avec les teintes des tissus.

MONTRES. — Les *montres*, dont l'origine était assez ancienne, parurent dans tout leur éclat sous la Renaissance.

On en fabriquait de grosses comme des amandes au xv<sup>e</sup> siècle; c'est surtout au xvi<sup>e</sup> siècle que Petin Hele fabriqua à Nuremberg une petite montre en forme d'œuf de pigeon que l'on appela depuis lors les "œufs de Nuremberg".

En 1542, Mme Rovera porta même, dans une bague, une montre à sonnerie, qui y était enchâssée.

Les montres et les horloges dataient du reste de l'an 900 et étaient d'un usage courant au xii<sup>e</sup> siècle.

## 24. - Colifichets

*Le ceingt (ceinture) soutient les menus ustensiles  
Et les utilz dont dames sont garnyes  
A les servir comme femmes subtiles.  
J'ai beaux museaux à musel (masques).*

OLIVIER DE LA MARCHÉ.

CONTENANCES. — Sous la Renaissance le sac et l'aumônière que l'on portait au moyen âge n'avaient pas encore tout à fait disparu. Ils étaient peu utilisés, à cause de l'encombrement occasionné par les robes.

Presque toutes les femmes portaient des "contenances", sorte de garniture pendant à leurs ceintures au bout d'une chaîne, toutes sortes d'accessoires de toilette depuis les ciseaux, clés, jusqu'à l'éventail, suspendus au bout d'autres, petites chaînes d'or ou d'argent, comme les sœurs "tourières" du siècle passé!

La *bourslette* ou l'aumônière devient le *sachet* au xv<sup>e</sup> siècle. Le fermoir en est ciselé, ce devient une véritable œuvre d'art. Les artisans qui confectionnent ces sacs s'appelaient des *ceinturiers*.

JARRETIÈRES. — Etant donné qu'au xvi<sup>e</sup> siècle les femmes portent des haut-de-chausses et des "caleçons", la jarretière devient nécessaire pour retenir ces bas d'étoffes qui ne moulaient guère la jambe. La mode fut donc d'avoir des jarretières que l'on ne cherchait point à dissimuler et que l'on attachait au bas des chausses; elles étaient très riches.

La jarretière était couverte de devises, de pensées, de "larmes". Elle devient une pièce importante du costume.

On peut affirmer que c'est Catherine de Médicis qui innova la jarretière en faisant confectionner sa selle de cheval comme nos selles modernes d'amazones. Ceci lui permettait de montrer sa jambe droite, relevée sur l'arçon du cheval.

Au début, la jarretière fut une bandelette enroulée et dont les bouts retombaient.

En Espagne cette bandelette retenait très souvent une gaine dans laquelle se trouvait un petit poignard. Sous François I<sup>er</sup> la jarretière des femmes élégantes devait être de la couleur du bracelet. Cette jarretière serrait le genou au-dessus et au-dessous.

Vers 1522, Henri VIII d'Angleterre, en modifiant l'ordre de la Jarretière, décréta que l'on porterait désormais la jarretière en velours bleu foncé.

TASQUE. — Au xvi<sup>e</sup> siècle, les "tasques" ou bourses brodées se faisaient à Caen; la rue existait encore, ces dernières années.

Sous la Renaissance, à défaut de poches et d'aumônières, certaines dames - et non des moindres - portent des bibelots bizarres; entre autres, elles faisaient momifier la tête de leurs amants suppliciés par Catherine de Médicis, et les cachaient sous leurs vertugadins; cet accessoire macabre était gros comme le poing.

MASQUES. — Un autre accessoire de la toilette féminine que l'on pourrait ranger dans ce chapitre c'est le *masque* que portaient les femmes, puis la voilette ou le voile. L'origine en est nettement vénitienne.

EVENTAILS. — L'éventail, dont les termes génériques furent multiples, est un objet futile, parfois utile l'été; il complète avec élégance le geste des femmes, et semble refléter leurs plus intimes pensées. C'est donc un accessoire favori.

FLEURS ET PLUMES. — Parmi les colifichets, nous n'aurions garde d'oublier les fleurs et les plumes.

Nous avons vu qu'au moyen âge les femmes portaient des chapeaux de fleurs naturelles et des bouquets de fleurs au corsage.

La mode, qui ne veut pas être assujettie même aux saisons, devait pousser ses artisans à confectionner des fleurs artificielles. Ce métier se développa surtout aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles.

Elles étaient d'abord très grossières; seules les religieuses, afin de tromper l'ennui du cloître, faisaient des semblants de fleurs avec des plumes mal teintes et des étoffes mal découpées.

Quant aux fleurs naturelles, on en portait toujours sur les chapeaux et le cri des bouquetières était alors:

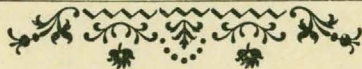
*A mon pot d'ailetz                      Pour faire bouquets  
Il est plantureux                        Pour les amoureux.*

Autrefois presque tous les balcons étaient garnis de fleurs en pots, et formaient de véritables jardins suspendus.

OMBRELLES. — C'est surtout sous le règne de Henri II, en 1547, que l'on vit l'ombrelle apparaître en France; l'usage s'en répandit parmi les femmes de la haute société. L'ombrelle était en forme de chapiteau. Jadis le poète Juvénal faisait mention d'une ombrelle verte, dans ses satires, vers l'an 120.

Sous la Renaissance on utilisait aussi le *parapluie*, mais il était en cuir.

Les épingles étaient très coûteuses au xv<sup>e</sup> siècle. Un fort joli cadeau à offrir à une dame, c'était un petit paquet d'épingles. Peut-être de là est venue la coutume de rendre un sou quand on donne une épingle, ainsi que le proverbe: "Ceci est pour les épingles".







1. Diane de Poitiers (1566), jupe rouge cramoisi, manches hermine, corsage blanc.

2. Jeune femme à l'éventail (1540), manche bleu indigo, doublée bleu pâle. Robe lie de vin; éventail plumes de paon.

3. La Reine Claude (1520). Robe bleu de Prusse. Empiècement vert, blanc et rouge.

Chaine de joaillerie. Fourrure blanche aux manches.

4. Marguerite de Valois (1579). Robe prasine (vert poireau), manches faux azur (vert-de-gris) et or.

5. Catherine de Médicis (1540). Manteau de drap noir, bordé d'hermine, motifs or et noir.

6. Françoise de Hérison (1525). Robe écar-

late, manches d'hermine. Ceinture de perles et de pierreries.

7. Mme Elisabeth, fille de Henri II (1559). Robe rouge pourpre, manches blanches et rouges, motifs brodés noirs.

8. La Belle Ferronnière (1547). Robe prunicée (orangé), manches vert tendre. Eventail plumes avec glace au milieu.





1. Dame noble sous François I<sup>er</sup> (1515). Robe cramoisie, fleurs or; ceinture écharpe blanche et or. Collier plaquette or et pierreries.
2. Dame noble sous Charles VIII (1496). Bleu pers, quille de la jupe, brassard et poignet écarlate. Ceinture dorée et franges écarlate. Manche blanche. Coiffure noir et or.
3. La Duchesse d'Etampes (1520). Robe vert-de-gris, manches vert et jaune. Coiffure écarlate et jaune, voile blanc. Ceinture garnie d'un riche pendentif.

4. Femme du chancelier de France Philippe Hurault, comte de Chevigny (1566). Robe noire, manches blanches, grand col châle en lingerie et dentelle. Col Médicis. Coiffure noire.
5. Fille de Catherine de Médicis. Robe rose fleur de pêcher, fine guimpe blanche. Galon bleu azur.
6. Eléonore d'Autriche (1558). Robe blanche brodée cramoisie, tablier devant cramoisie. Manches cerise et blanc. Fourrure marron

- tachetée de noir. Aux manches, pierreries rouges et vertes. Contenance sur la jupe.
7. Fille de Catherine de Médicis. Robe bleu azur, guimpe brodée. Broderies bleu foncé, coiffure blanche.
8. Claude de France, première femme de François I<sup>er</sup> (1520). Robe noire, galon or, manches fourrure blanche. Guimpe rouge sertie or. Sur la poitrine, perles rouges et vertes. Gants jaunes. Coiffure rayée or et rouge, plissé blanc, voile noir.





1. Mantelet cape (1572). En tissu bleu, à larges manches, intérieur noir, épaulettes jaunes.  
 2. Mantelet (1572), couleur tannée (fauve), petit volant aux manches de même couleur, la manche est rouge cerise. La robe est cerise également.  
 3. Manteau sous François I<sup>er</sup> (1540). Violet giroflée, manches noir et or. Robe vert foncé. Galons or.

4. Mantelet en 1572; drap pourpre, galon noir autour.  
 5. Françoise de Lorraine (1563). Mantelet bleu foncé, les crénelés sont couleur plonqué (vieil argent).  
 6. Collet sous François II. Marron, galon jaune or (1560). Robe prasine (vert poireau).  
 7. En 1530, manteau en drap rouge clair de François, duc de Bretagne. Passementeries

jaunes, retenues par des pierres de couleur, bordure de fourrure menu vair.  
 8. Manteau de Renée de Cosse (1530). Drap changeant vert et bleu, galon noir, filets argent.  
 9. Sous François I<sup>er</sup> (1515), manteau blanc, garni riches broderies noires cousues or, manches de la robe en lingerie blanche avec passementerie rouge et or.





1. Manteau fourré brun châtaigne, fourrure de castor à l'intérieur, renard fauve aux manches et au col. Agrafe de joaillerie (1572).

2. Poupée Renaissance. Manteau noir, robe orangée brodée.

3. Manteau sous Charles VIII (1498). Fond jaune, broderies briques, doublé d'hermine. Robe blanche. Béret d'hermine, plume rouge.

4. Manteau marron, bordé noir (1572).

5. François, dauphin de Viennois (1536), manteau broderie or sur fond bleu marine aux manches et gilet. Le fond du manteau est violet vif.

6. Manteau lilas clair, bordé d'une fourrure sombre, à Jacques Bastard de Vendôme (1524). A la manche, boutons en or.

7. Jacques de Genouillac (1517). Manteau bleu de roy, fourrure de castor.

8. Dame de Lorraine, manteau mauve et noir, fleurs grises, collier en or, pois or sur les manches. Colletette tuyautée.

9. Nœud de ceinture en ruban à chapelet en perles de buis.





1. Dame (1572). Chapeau noir, chaîne d'or, voile noir, pattes revenant sur le visage garnies de perles d'or.  
 2. Chapeau sous François I<sup>er</sup>. Fond violet évêque, broderies or, plume blanche (1540).  
 3. Bourgeoise (1572). Chapeau bleu et bande jaune vif sur les côtés.  
 4. Chapeau en feutre, garni d'un cabochon enrichi de pierreries.  
 5. Duchesse de Bretagne (1532). Chapeau rouille, garni d'une plume blanche, broderies or.  
 6. Françoise Audé (1535). Chapeau orangé, voile blanc.

7. Philippe Chalot, sire de Brion (1525). Chapeau rouge, plume rose pâle.  
 8. Claude de France (1520), chapeau plat violet parme, galon or.  
 9. Femme sous Henri II (1547). Chapeau noir et or.  
 10. Marie Stuart (1558). Chapeau pourpre garni d'une rangée de pierreries.  
 11. Dame sous Charles VIII (1490). Chapeau écarlate garni d'un gros cabochon avec une topaze.  
 12. Dame de la cour de François II (1560), grand hennin blanc à filets or.

13. Chapeau sous Charles IX (1574). Bleu vif, chaîne argent.  
 14. Chapeau sous Charles IX (1574), orné d'une cordelière et de perles fines, fond mauve. Plume blanche.  
 15. Marie de Bretagne (1461). Coiffe ornée de pierreries enchâssées, rubis et saphirs.  
 16. Bêret garni tout autour d'une plume d'autruche rouge cerise, sous François I<sup>er</sup> (1520). Crénelés.  
 17. Blanche de Gamache (1479). Hennin jaune paille, filet or.





1. Corsage sous Charles IX (1574). Bleu azur, brodé rouge et vert foncé à bouffettes et perforé.  
 2. Marguerite de Bossu (1506). Corsage gilet (surcot) cintré à la taille. Manche serrée. Tout le tour du gilet garni de boutons d'acier ainsi que le bas du corsage vert, gilet écarlate.  
 3. Corsage (1520). Beige, manches bleues,

- 2<sup>e</sup> manche flottante rouge, guimpe rouge, galon jaune. Ceinture bleue, cabochons or.  
 4. Gorgière très fine, légèrement empesée. Glacis de gaze (1500).  
 5. Corsage à vastes manches, lilas. Broderies.  
 6. Vicomtesse de Rohan. Tunique ouverte sur les côtés, rouge, impressions en losange jaune serin.

7. Gorgière fine empesée, vue de dos (voir fig. 5).  
 8. Dame de la cour française (1560). Corsage rose, tuyauté linon empesé. Galon jaune marquant la fermeture et la taille.  
 9. Corsage sous François II (1559). Corsage vert-de-gris, manches noir et blanc, quadrillé.  
 10. Antoine de Bourbon (1562). Cape jaune paille, rayée bleu azur.





1. Jupe fond vert clair, impressions noires. Quadrillé fantaisie.
2. Pan de jupe sous François I<sup>er</sup> (1520) rayée jaune, rouge et vert, fine rayure noire, dentelée dans le bas, pois noirs, festonnée.
3. Jupe noire de Mlle de Lyon (1572), devant blanc, en bordure, dessous framboise. Chaîne d'or ou contenance.

4. Claude de Lorraine (1550). Jupe blanche, bouillonnés bleu et jaune soufre taillés.
5. Dame de la cour de François I<sup>er</sup>. Costume noir, broderies grises. Jupe ballonnée derrière.
6. Dame de la cour (1520). Fond violet prune, dessins blancs, noirs, galons or.
7. Robe sous François I<sup>er</sup> (1515), fond vieux rouge, filets noirs. Broderies à fil d'or au bas de la jupe.

8. Jupe sous François I<sup>er</sup> (1540). Fond framboise, la tunique est vert-de-gris, cabochon en pierres tombant de la ceinture. Drapé à la grecque.
9. Jupe sous Charles IX. Tissu broché, gris foncé et argent, bas de jupe dentelé et festonné.
10. Jupe sous François I<sup>er</sup>. Tunique fond rouge, filets or, bande de broderie or, fond de jupe gris cendre à deux volants. Ceinture de cuir.





1. Marguerite de Bourbon (1559). Manche ajourée noir et or.

2. Double manche fendue, broché et toile.

3. Manche à crevés François I<sup>er</sup> (1515). Fond gris foncé, poignet rouge, motifs noir et or.

4. Manche (1518), le haut ballonné est cerise, le bas en lingerie plissée blanche.

5. Manche (1515). Corsage et manche plissée rose, à partir du poignet la manche est resserrée et mauve, tachetée de rose.

6. Manche sous François II (1560). Riche étoffe brochée, fond marron clair, broché or et rouge, large emmanchure.

7. Éléonore d'Autriche (1530). Manche ballonnée blanc et lie de vin. Hermine blanche non tachetée, à bouffettes.

8. Bourgeoise (1536). Manche couleur de la robe, vert bouteille, ouverte sur une seconde manche en lingerie blanche.

9. Manche de soie souple gris argent, large poignet de fourrure venant sur le poignet très serré de la première manche.

10. Large manche vieux bleu, tombant sur une manche de lingerie très serrée au poignet.

11. Haut de manche (1515), ballonnée rayée jaune, vert et bleu, filets noirs, resserrée au coude par deux galons passementerie or.



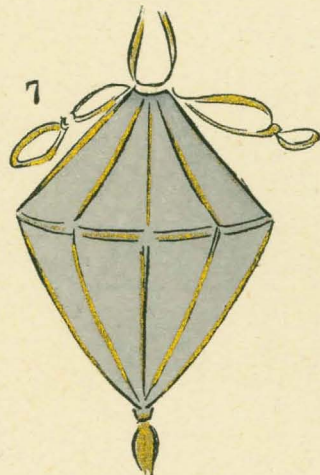
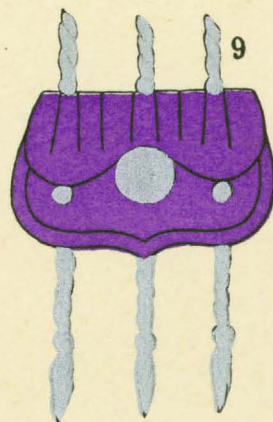
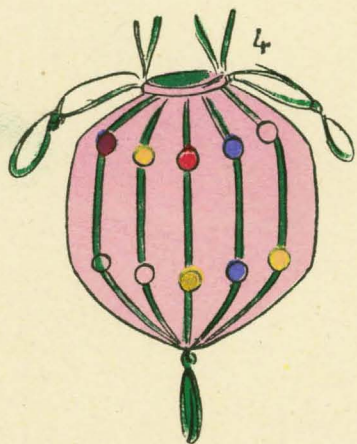
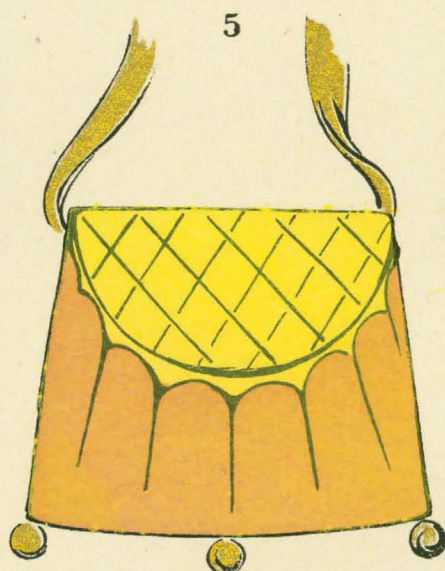
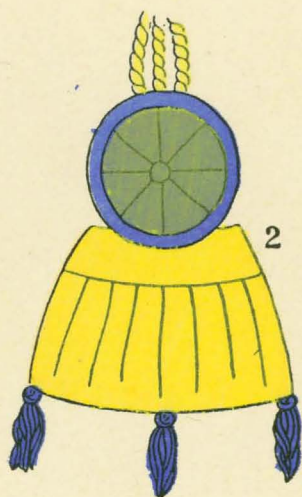


1. Empiècement de corsage brodé et rehaussé de pierreries.
2. Dame de la cour sous François I<sup>er</sup>. Robe brochée et rebrodée. Dessins blancs sur fond violet foncé.
3. Empiècement et poignets.
4. Broderie sous François I<sup>er</sup>, fond gris perle, broderie galon rouge.

5. Éléonore d'Autriche. Broderie jaune or, bleu et vert, entourant le décolleté d'une robe, galon et passementerie.
6. Anne de Granville. Broderie et galons d'or sur fond rouge vif.
7. Haut de chemise en toile de lin de Frise, sous Charles VIII, plissé et petite dentelle.
8. Col de vraie dentelle Renaissance.

9. Broderie fond bleu cobalt, corde jaune or, motifs verts.
10. Broderie fond rouge vif, médaillons jaune or, motifs intérieurs verts et bleus.
11. Robe d'Éléonore d'Autriche. Fond marron, motifs jaune clair sertis noir.
12. Broderie de soie or sur fond noir.





- 1 Tissu de robe camaïeu bleu foncé et bleu clair.
2. Sac de bourgeoise en 1476, rosace, cordelière, paonace, jaune, fermoir bleu, glands bleus.
3. Tunique du seigneur de Boisy, fond jaune, motifs feuille d'acanthé marron, rayures noires.
4. Sac garni de rubans retenus par des pierres

- de couleurs; le sac est rose pâle, les rubans vert clair.
5. Escarcelle en 1539, orangée, garnis de fils d'or, petites boules d'or brodées.
6. Escarcelle en gibecière, rouge, ornée de galons or, attachée à la ceinture.
7. Escarcelle d'une dame de la cour sous François 1<sup>er</sup>, fond gris argent, galons or pâle.

8. Tissu 1461, fond rouge, fleurs fond jaune, pétales rouges.
9. Escarcelle d'une dame de la cour sous Louis XII en 1498, violet évêque, retenue par trois cordelières argent qui retombent dans le bas et terminées par trois glands argent, fermail de pierreries.
10. Robe d'une dame de la cour, fond marron clair, motifs rouge orangé.





1. Ceinture cuir bleu, incrustée de pierreries (1520).
2. Soulier blanc en peau pour patins.
3. Gant (1572), poignet crispin découpé en quatre parties.
4. Gant de peau, poignet haut, à revers, découpé et doublé d'un drap bleu.
5. Gant « Duc de Bourbon » (1527), double poignet de ruban replié, et second poignet crispin plus grand, brodé de fils d'or.
6. Chaussure sous François I<sup>er</sup>, rouges, filets noirs en cuir, estampé d'or.

7. Chaussures François I<sup>er</sup> (1515), bout rond, retenu par une patte sur le cou-de-pied, dite: à barbe d'écrevisse.
8. Bas sous François I<sup>er</sup>, cousus en deux parties, de soie ou d'estame.
9. Gant d'Elisabeth d'Autriche (1592), à créneaux.
10. Chaussure, page du roi, gris foncé, talon rouge clair, plat.
11. Soulier de dame, blanc, ruban rouge, broderie or.
12. Gant Anne de Joyeuse (1575), « cuir d'Abbaye ».

13. Chaussure maître des comptes, talon rouge soulier gris foncé, nœud rouge.
14. Chaussure François II. Lacée sur le côté et à barbe d'écrevisse.
15. Anne, Duc de Joyeuse (1570). Soulier de velours.
16. Chaussure gentilhomme, gris foncé, large chou violet.
17. Soulier plat (1547), gris foncé, bordure rouge.
18. Chaussure montée sur patin de bois.
19. Gant brodé à crispins découpés et brodés.
20. Bas rayé bleu et blanc, sans semelle.





1. Escarcelle bleue, ornée de deux glands très longs, argent.
2. Enseigne de chapeau or et émail (1515), sert aussi de fermail.
3. Bague acier ciselé ornée de deux cariatides soutenant un chaton garni d'un autel enflammé autour duquel cette inscription « Rien sans amour ».
4. Escarcelle de Robert Jehan (1479), prunicée (orangé).
5. Hallebarde ou pertuisane pour manche d'ombrelle (1530).

6. Ceinture d'une bourgeoise, terminée par une large plaque d'émail et un gland de soie.
7. Anne de Graville (1487), robe longue, rouge manches vertes, petit voile blanc, manche à revers, ceinture et collier de fils d'or.
8. Pendentif appartenant à Claude de France (1524), or serti de rubis et d'un saphir dans le milieu.
9. Médaille royale suspendu par cordelière or.
10. Ecran appartenant à Elisabeth, reine de

France, plumes d'autruche multicolores et miroir au milieu.

11. Éventail de plumes sous François I<sup>er</sup> (1515). Plumes roses et jaunes.
12. Poignée pour manche d'ombrelle.
13. Chaîne en or, ciselée, médaillon avec un camée, serti de perles fines.
14. Manche d'ombrelle, sous François II.
15. Pendentif de cou or émaillé sur médaillon de lapis, forme ovale, buste de femme drapé à l'antique, visage or, émaillé.



